

Nicolas Fargues

Tu verras

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Pour Louis
Pour Philippe

La chanson s'appelle peut-être *Nobody wanna see us together*. À moins qu'il ne s'agisse d'un titre plus court, moins explicite. En tout cas, dans le refrain, le dénommé Akon dit : *Nobody wanna see us together / But it don't matter no / I got you babe*. Le reste des paroles, je ne sais pas. Je n'ai jamais cherché à en retenir davantage. La première fois que j'ai vu Clément écouter le morceau, dans la voiture, ça ne m'intéressait pas. Je n'apprécie pas le R'n'B glucose, où les types jouent les cœurs brisés en marcel moulant et pantalons de lin blanc. Cela m'avait surpris, d'ailleurs, que Clément me demande de lui prêter mon ordinateur portable pour intégrer la chanson à son iPod. Avant que ses camarades de classe ne le convertissent au rap français, que je déteste peut-être encore davantage que le R'n'B chewing-gum au kilomètre, avant que ses

condisciples blacks et arabes de cinquième B ne lui fassent plus jurer que par Booba, Rohff, Sefyu, Sinik, MC Jean Gabin ou Kery James, j'avais eu la naïveté de croire qu'il aimerait pour toujours ce que, moi, je lui faisais écouter et qu'il me disait (tout au moins jusqu'à son entrée au collège) aimer aussi, au point de me demander régulièrement d'en remplir son iPod : les Beach Boys, David Bowie, les Stones et Nick Cave, bref, toutes ces vieilleries trop sages qu'on ne peut raisonnablement aimer à douze ans que pour faire plaisir à son papa. Lequel, parce qu'il ne s'agit ni de Bach, ni de Brassens, ni d'une quelconque autre vieillerie avérée, s'imagine qu'à écouter cela plein tube dans l'autoradio de sa 206 déclassée, sur le périphérique, son garçon le considérera jeune pour toujours.

Je me demande comment j'ai pu être assez naïf, mais surtout assez idiot, pour prendre la mouche face à ce brutal changement d'orientation musicale de Clément. Comment j'ai pu oublier qu'il entraînait en adolescence et me vexer, jusqu'à éprouver le besoin de singer méchamment devant lui, pour tenter de l'en écœurer, tous ces rappeurs racailleux qui aujourd'hui, même si je n'apprécie pas davantage leur musique, me bouleversent rien qu'à l'évocation de leur nom. Car, désormais, je suis susceptible de fondre en larmes à la seule vue d'une casquette de base-ball New Era et son autocollant doré *59Fifty*, d'une chaîne en argent massif reposant sur des pectoraux gonflés, d'un

jean baggy porté trop bas et d'un maillot XXL de basketball, tous ces grimaces hip-hop pour lesquels je serais prêt à donner ma santé, mes deux bras et mes deux jambes, pour lesquels je serais prêt à endurer les tortures les plus barbares afin de faire revenir Clément et le voir s'en parer aussi, comme ses camarades. Moi qui, au cours de ses derniers mois, lui ai crié chaque matin dans notre salon de relever ce jean qu'il se plaisait à porter à mi-fesses comme on le lui avait montré à l'école. Moi qui lui ordonnais d'arrêter de ruminer à longueur de journée des refrains débiles et vulgaires, et de cesser aussi de prendre l'accent de banlieue au téléphone avec les copains. Cet accent, ce jean porté comme au pénitencier et ces refrains idiots et incultes qui lui ressemblaient pourtant si peu, lui qui aimait, hors l'école, à user de tournures un peu précieuses et redondantes, lui qui, pour s'amuser, se plaisait à dire des choses comme : « Dans l'éventualité du cas où cela t'intéresserait, papa, je t'annonce solennellement qu'il n'y a plus de papier-toilette dans les W.-C. » Lui qui connaissait par cœur la liste des capitales et des drapeaux de tous les pays du monde, lui qui avait appris tout seul qu'on parle le perse et le pachtou en Afghanistan, le tagalog aux Philippines et l'amharique en Éthiopie, lui qui aimait les crèmes hydratantes agréablement parfumées et le confort amidonné d'un t-shirt aplati au fer chaud, lorsque trop rarement je me forçais à lui en repasser un avant l'école.

C'est pour cela que, le jour où *Nobody wanna see us together* passait dans l'autoradio que je venais d'allumer, tandis que nous roulions sur le périphérique tous les deux dans la vieille 206 et qu'il m'a supplié de ne surtout pas changer : « Laisse, papa », il s'est ému en sursautant, se penchant aussitôt en avant depuis la place du mort où je l'autorisais depuis peu à s'asseoir, se penchant malgré la ceinture de sécurité comme s'il voulait protéger l'autoradio de tout son corps, pour être sûr que je ne changerais pas de fréquence, « Laisse, papa, il m'a fait en montant d'autorité le son, j'adore cette chanson ». Avant de me demander le soir même, de retour à la maison, de lui prêter mon ordinateur portable afin de copier le morceau depuis je ne sais quel site illégal de partage musical et de l'ajouter à l'iPod Shuffle bleu que je venais de lui acheter pour la seconde fois, Clément ayant perdu le premier que je lui avais offert pour ses onze ans, ou bien se l'étant fait racketter à l'école, je n'ai jamais vraiment su. Et mon Dieu comme je l'avais traité de tous les noms après qu'il l'eut perdu, cet iPod : « Tu es vraiment sans respect pour les cadeaux que je te fais », je lui avais crié dans le salon, « C'est insupportable, de te voir à ce point négligent de tout », « On ne peut jamais te faire confiance », « Tu n'es pas fiable », « Tu te la joues gros bras avec ton slip qui dépasse de ton jean et ton accent de banlieue mais au fond tu es toujours un bébé, tu mériterais que je ne t'offre plus rien », je lui avais dit en

tordant ma bouche dans un rictus dégoûté et mauvais, humiliant et culpabilisant au possible.

C'est pour cette raison, donc, que, dès le soir même, en entendant Clément derrière la porte de sa chambre fredonner tristement ce refrain avec ses écouteurs sur ses oreilles, comme le parfait préado qu'il était devenu depuis quelque temps, c'est pour cela que j'ai immédiatement pensé qu'il devait être amoureux. Parce que ce ne sont certainement pas ses camarades amateurs de rap français qui, après Rohff, Sinik et consorts, lui avaient recommandé d'écouter le sirupeux et plaintif Akon, ça non. Je me suis demandé si ce n'était pas plutôt à la faveur de ce séjour en Auvergne qu'avaient planifié ses professeurs pour la fin de l'année scolaire, ces quatre jours à La Bourboule dont Clément était revenu si bizarre, si ce n'était pas à la faveur, tout particulièrement, de la toute dernière soirée du séjour, juste avant le retour à Paris, cette sorte de boum de clôture organisée à l'intention des élèves, si ce n'était pas à la faveur de la nuit de mi-juin, de la musique, de la pénombre et des quelques spots de lumière colorée qui rendaient plus beaux et plus lisses les visages des filles de la classe, et plus particulièrement celui de Maria ou de Rania, je n'ai jamais vraiment su laquelle des deux il trouvait la plus jolie, si ce n'était pas sur le visage de l'une d'elles que Clément, pour la première fois de sa vie, avait cristallisé son émotion et sa profonde perméa-

bilité à tout cela : la nuit, l'été naissant, la musique et le reste.

Seulement, à cet air tristement absent qu'il avait eu en rentrant, dès sa descente de train, parmi ses camarades auprès desquels, en ma présence, de honte il ne voulait pas trop s'attarder, à ce mystère sans joie qu'il y avait sur son visage au moment où, trois jours plus tard, il s'était enfermé dans sa chambre avec ses oreilles bouchées par les écouteurs de l'iPod, j'avais compris que ce ragga-slow d'Akon lui faisait tout autant de bien que de mal, davantage de mal sans doute si l'on considérait l'ironie des paroles. Car, comme les capitales et les drapeaux, Clément aimait l'anglais. Clément aimait faire l'effort de comprendre et de prononcer l'anglais avec l'accent en classe, peu importaient les railleries imbéciles des Saïd, des Bacar et des Kevin. Et que, très certainement, Rania ou Maria avait dû, tandis qu'il s'agissait d'inviter un garçon à danser collé-serré ce soir-là sur la chanson, avait dû en préférer un autre que lui. Que c'est sur cette mélodie mélasseuse mais irrésistible que sa vie de préadulte s'inaugurait, cet incomparable mélange de désir naissant pour une fille et d'amertume de se voir préférer un autre.

Cela, je l'ai deviné non seulement à la triste solitude qui se lisait sur les traits de Clément au moment où il est allé s'enfermer dans sa chambre, mais surtout à son visage tout court, à ce visage

encore rond de l'enfance, à cette trop grande humilité dans les joues et dans le sourire, à cette enfance qu'on lisait encore sur son gros cartable de petit garçon qui surplombait innocemment le jean porté à mi-postérieur, à son bout de sexe imberbe sous la douche, cette impudeur ingénue avec laquelle, régulièrement, il traversait nu et dégoulinant d'eau l'appartement à la recherche d'une serviette propre et bien sèche dans le placard de ma chambre. Les joues et le sourire de Clément disaient encore l'enfance. Mais les yeux, si l'on savait regarder, les yeux de Clément disaient, eux, ce qu'il gardait pour lui tout seul : toutes les impitoyables humiliations qu'on s'inflige à cet âge entre garçons, entre filles et garçons. Et moi, je savais qu'ils disaient aussi, ces yeux de mon fils, sa si forte sensibilité et sa profonde perception des choses et des individus, de tous les individus, y compris de ces filles qui n'en valent pas autant la peine qu'elles veulent s'en donner l'air, même si cela ne change rien au désir qu'elles peuvent éveiller en vous. Ces yeux qui ne pouvaient pourtant aimer l'attention d'une Maria ou d'une Rania, trop objets de désir de tous les garçons de la classe pour s'attarder à comprendre ces yeux. Maria et Rania qui moulaient leurs appâts déjà bien éclos dans des jeans slim portés au plus près de leurs fesses et que ne surplombaient pas, elles, de gros cartables de petit garçon. Les Maria et Rania qui déjà se maquillaient et jouaient les petites bonnes

femmes à l'intention plutôt de types comme Saïd, Kevin ou Bacar : du poil précoce au zizi, pas non plus de gros cartables de petit garçon dans le dos et tout aussi effrontés face aux filles que dotés de visages et d'yeux sans mystère.

Mais, de la même façon que, constatant que Clément était excessivement ému par cet Akon à marcel moullants et lin blanc cela m'avait démangé de lui administrer une bonne leçon de bon goût et de lui prouver qu'il se trompait et que mes papys chanteurs à moi valaient tellement mieux que cela, de la même façon, donc, je m'étais retenu de lui administrer une despotique leçon de vie ce jour du retour de La Bourboule. Par respect pour ses premiers secrets d'adolescence, par respect contraint pour cette première fin sérieuse de non-recevoir qui m'était signifiée lorsqu'il est parti s'enfermer dans sa chambre, je me suis abstenu de me mêler de ce qui ne me regardait pas et de lui dire tout le mal que je pensais des Maria et des Rania, affublées de jeans bien trop moullants pour leur âge et grimées comme deux petites putains. Je me suis retenu de lui démontrer que, d'ici vingt ans, la morgue de leur jeunesse et de leurs seins fermes passée, elles auraient cessé de faire la fine bouche sur les pistes des dancings et patienteraient comme tout le monde dans la queue au supermarché, avec leur cul bas et leur air quelconque, avec des moufflets à nourrir à la maison, avec les problèmes de fric, de boulot et

de mari, comme tout le monde. Et qu'alors elles n'auraient même pas l'imagination suffisante pour rêver, tout à leur caddie plein de courses tristes qu'elles seraient, tout à leur Bacar, Kevin ou Saïd de mari qu'elles seraient, elles n'auraient même pas le privilège de se remémorer l'intensité du regard d'un Clément. Et mesurer par là que, vingt ans plus tard, une fois poussé le poil au zizi et débarassé de ses joues rondes et trop humbles, débarassé de son gros cartable et de la stupide influence des Jason et des Bacar, une fois canalisés les affres de son excessive émotivité, eh bien l'incarnation de la délicatesse, de l'humour et du bon goût, bref, le Prince charmant, ce serait lui, mon Clément.

Un peu plus et j'allais prendre le métro, comme d'habitude. Je n'ai pas eu besoin d'atteindre la bouche de la station pour me souvenir qu'il me faudrait rebrousser chemin. Constaté qu'elle était de nouveau ouverte au public, regarder les gens monter et descendre les escaliers puis passer les tourniquets comme si de rien n'était, comme si le cours des choses n'avait jamais été interrompu, regarder les touristes demander leur chemin, les amoureux se retrouver près du kiosque à journaux et les couples avec valises et enfants rejoindre la gare de Lyon pour les grands départs en vacances, tout ça, je n'aurais pas supporté. Non, c'est dans l'ascenseur que j'en ai

pris conscience, en tâtant machinalement les poches latérales de mon treillis pour vérifier que j'avais bien tout emporté comme d'habitude : mon téléphone portable, mes clés, ma carte bleue, mon porte-monnaie et mon passe Navigo. C'est en effleurant de mes doigts le bord arrondi de l'étui en plastique que je me suis souvenu que la dernière chose à faire, ce serait de prendre le métro comme d'habitude et d'aller constater l'immuable permanence des choses et du monde : les gens, les escaliers, les tourniquets, le quai et ses voyageurs, les rames et le trafic qui auraient repris leurs droits. J'ai touché dans le fond de ma poche le bout arrondi de mon passe Navigo et j'ai retiré aussitôt ma main avec la sensation d'un écœurement violent, d'une hostilité fondamentale du jour et du monde des vivants à mon égard. J'ai retiré brutalement ma main, avec pour unique objectif de retourner à l'appartement jeter le passe à la poubelle et de prendre mes clés de voiture à la place. Mais comme les portes de l'ascenseur s'étaient déjà refermées depuis longtemps, j'ai dû patienter jusqu'au rez-de-chaussée.

En bas, les portes se sont rouvertes et quelqu'un est monté dans la cabine, ce qui m'a contraint à m'écarter pour laisser entrer et retourner un bonjour mécanique. Jamais je n'avais à ce point ressenti d'indifférence quant à la promiscuité avec un inconnu dans une cabine d'ascenseur. Et sans doute ai-je manifesté à ce point d'indifférence et d'absence

vis-à-vis de la personne que celle-ci, homme ou femme je ne sais pas, que l'individu lui-même n'a pas dû ressentir non plus, puisque ces choses-là sont communicatives, la moindre gêne tout au long du trajet. Et c'est sans doute par reconnaissance pour ma discrétion, ou peut-être par compassion pour l'effarement las qui devait se lire sur mon visage, ou tout simplement par simple politesse, que, au moment de sortir, quelques étages au-dessous du mien, le septième, le neuvième, le dixième étage, je ne sais plus, que l'inconnu m'a lancé un « Bonne journée », ou peut-être un « Bonnes vacances » cruellement innocent auquel je n'ai pas eu le courage de répondre.

En revanche, je ne saurais dire pourquoi j'ai rendu à l'agent de sécurité son signe de la main lorsque je suis sorti de l'immeuble, une fois mon passe Navigo jeté au vide-ordures et mes clés de voiture récupérées. L'habitude encore, comme le métro. Ou peut-être parce que, l'homme étant africain, je n'ai pas osé ne pas lui rendre son salut machinal, de crainte de lui sembler trop arrogant, raciste. Et qu'en outre, doté d'un gabarit beaucoup plus imposant que celui de l'inconnu de l'ascenseur, avec l'aplomb de son visage de colosse tranquille, l'homme a exercé sur moi une forme d'intimidation, un subtil asservissement qui, l'espace d'un instant, m'ont fait oublier Clément. Mais en apercevant le pull bleu marine de laine barré d'une bande horizontale rouge caractéristique, me souvenant aussitôt

que, plus petit, Clément m'avait demandé pourquoi les agents de sécurité de notre immeuble portaient des uniformes de sapeurs-pompiers, me souvenant aussi de mon incapacité à lui répondre autre chose qu'un expéditif « Parce qu'ils doivent être pompiers », sans chercher à en savoir davantage, passé mon salut et mon pâle sourire, l'aplomb débonnaire du colosse africain m'a poignardé le cœur. Même chose dans le second ascenseur menant au parking de la résidence où, sortant de ma poche le passe cruciforme spécifique à introduire dans une serrure spéciale, j'ai visualisé Clément me demandant, jusqu'à son entrée au collège, chaque fois que nous nous rendions au parking souterrain pour y prendre la voiture, s'il pouvait lui-même introduire le passe dans la serrure et puis tourner. « À ce petit jeu-là, il te faudra te débarrasser de tout, tout jeter à la poubelle, changer d'appartement, changer de ville, changer de vie », ai-je tenté de me raisonner en introduisant le passe dans la serrure cruciforme et en tournant malgré tout, en me contraignant pour chasser de mon imagination les doigts de Clément qui avaient saisi le même métal et dont, avec le matériel adéquat, on pourrait encore révéler les empreintes par endroits.

[...]